DEPASSER LA SOUFFRANCE DU MANQUE

UN REGARD BIBLIQUE COMME RESISTANCE A L'IDEOLOGIE NEOLIBERALE

Par **BENOIT MATHOT**, théologien (Ph.D) et philosophe. Professeur de théologie fondamentale à la Universidad católica del Maule (Chile).

S'il est une promesse que notre époque semble tenir, c'est celle de ne plus laisser exister de vides. A force d'écouter les slogans publicitaires qui parsèment les espaces publics, on en viendrait presque à croire qu'un pouvoir d'achat suffisant peut combler tous nos besoins. On en vient à croire que le manque peut disparaître. Et pourtant, force est de constater que l'abondance matérielle ne suffit pas.

S'il est une promesse que notre époque semble tenir, c'est celle de ne plus laisser exister de vides.

De nombreux penseurs des sciences humaines ont théorisé l'importance du manque comme créateur du désir (René Girard, Dani Robert Dufour, etc.). Toutefois, nous voulons ici nous tourner vers la Bible, texte qui donne également une série d'éclairages sur cette grande question existentielle. A partir des récits de la Genèse et du tombeau vide, nous allons développer cette importance de la figure du manque, nécessaire non seulement pour l'expérimentation spirituelle, mais aussi parce que le renoncement à la jouissance de la totalité (tout remplir et tout maîtriser) constitue un point de passage obligé en vue d'une réelle subversion de l'idéologie néolibérale.

On trouve en effet dans le texte biblique des éléments qui peuvent servir d'ancrage à une critique forte du néolibéralisme. Dès le livre de la Genèse, le récit biblique nous met en garde contre l'envie d'esquiver toute forme de limite dans l'exercice de la jouissance humaine. Y est mise en lumière la tentation humaine de vouloir devenir semblable à des dieux, c'est-à-dire de tout savoir, tout pouvoir, tout avoir, en gommant ainsi le manque qui nous constitue.

LE SERPENT, LES LIMITES ET LES INTERDITS

Dans le mythique jardin d'Eden, à la fin du processus de création du monde, l'être humain se voit confier par Dieu la création *tout* entière, ainsi que la jouissance de tous les arbres du jardin : « Yahvé Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder. Et Yahvé Dieu fit à l'homme ce commandement : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin » ». Toutefois, Dieu précise aussitôt : « Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras » (Gn 2, 15-17) (Bible de Jérusalem, DDB)

Dans cette perspective, l'homme peut donc jouir de tous les arbres du jardin *sauf d'un*, dont l'accès lui est explicitement refusé par Dieu, ce qui sous-entend l'idée intéressante selon laquelle une plénitude, dans le projet de Dieu, doit nécessairement s'articuler, pour l'humain, à un manque originaire, que rien ne peut venir combler, sans quoi il mourra.

S'il est présent dès les origines du monde, ce désir de toute-puissance humaine se retrouvera à toutes les époques

Face à cette situation, la figure mythique du serpent jouera dans la suite du récit toute son importance, en ce qu'il va venir suggérer à l'humain que cette plénitude grevée d'un manque signifie en réalité pour Dieu, non pas le don d'une plénitude véritable, mais la volonté égoïste de conserver pour lui un pouvoir qu'il ne veut pas lâcher :

« Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal » (Gn 3, 4-5)

Ce que suggère ainsi le serpent, c'est que ce Dieu ne confie pas tout à l'humain, et que son don, d'apparence total, doit donc être perçu comme une perversion qu'il s'agira de corriger en désobéissant au commandement divin. La figure du « tout sauf » proposée par Dieu est alors abusivement comprise comme un « pas tout », ce qui vient dénaturer le projet initial. Face au trouble que cela engendre, le serpent n'aura dès lors plus qu'à proposer aux deux protagonistes du récit de goûter du fruit de l'arbre défendu, pour qu'ils deviennent cette fois « comme des dieux ». Alléchante promesse du serpent, qui trouve un écho favorable dans notre secret désir de toute-puissance.

LE NEOLIBERALISME COMME NEGATION DE L'IMPORTANCE DU MANQUE

S'il est présent dès les origines du monde, ce désir de toute-puissance humaine se retrouvera à toutes les époques, et encore plus aujourd'hui, où la promesse du serpent trouve sa traduction dans la promesse du néolibéralisme visant à l'accumulation permanente des richesses et à l'extension infinie de la maîtrise humaine sur le monde. Les effets de cette logique néolibérale sur la construction des subjectivités sont pour le moins désastreux, précisément dans la mesure où le sujet humain - qui est essentiellement un être de langage - fonde cette faculté à parler sur un renoncement à la totalité. Parler, c'est en effet renoncer à tout dire, à dire le tout de l'objet dont on parle, sans quoi nous ne parlerons jamais. Parler revient donc à maintenir ouvert un vide, un manque-à-dire, qui justement nous fait parler. Or, l'idéologie néolibérale, dans son désir de standardiser la langue et de l'objectiver, conteste justement la pertinence d'un manque comme socle sur lequel l'humanité peut prendre appui pour se construire. Selon cette idéologie, le manque doit plutôt être comblé par un savoir, un avoir, ou un pouvoir qui permet de s'imaginer comme des dieux, dépourvus de l'angoisse d'avoir à construire sa vie à partir d'un désir singulier. Face à cela, le défi (notamment théologique) consistera à venir subvertir cet imaginaire de toute-puissance, en faisant du manque le lieu possible pour un apprentissage de soi-même.

LA PRISE DE CONSCIENCE DE MARIE DE MAGDALA : PLACE DU MANQUE DANS LE CHEMINEMENT SPIRITUEL

À l'autre extrémité du corpus biblique, dans un autre jardin, nous rencontrons à nouveau une valorisation des figures de l'attente et du manque. Elle est ici complétée par la description d'étapes visant à sortir d'un vécu du manque comme souffrance.

VOIR, CROIRE ET INTERPRETER

Nous sommes cette fois dans l'Évangile de Jean, au matin de la résurrection. Marie de Magdala se rend au tombeau de Jésus, mais à son arrivée elle constate que la pierre du tombeau a été roulée. Marie se précipite alors chez les disciples Pierre et Jean pour leur annoncer, avec épouvante, ce qu'elle vient de constater : on a volé le corps de Jésus.

« Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, nous ne savons pas où ils l'ont mis » (Jn 20, 2b, Les Évangiles, trad. Sr Jeanne d'Arc, DDB).

Dans cette adresse aux disciples, il est intéressant de constater que Marie dit ce qu'elle n'a pas vu : on a volé le Seigneur. Le texte ne nous dit pas cela, mais il nous dit que c'est la pierre du tombeau qui est manquante. En outre, Marie se retrouve face à une situation de manque, par rapport à laquelle elle va automatiquement mobiliser le registre du savoir : tantôt sous la forme d'une affirmation, avec le scénario prétendument certain de l'enlèvement, tantôt sous la forme d'une absence : « nous ne savons pas où ils l'ont mis ». Dans cette scène, tout se passe comme si un objet lui avait été dérobé, et qu'il suffirait qu'on le lui rende pour que tout puisse redevenir comme avant, sans qu'elle n'ait plus à souffrir du manque.

Sur la base de l'interpellation de Marie, les deux disciples vont alors s'empresser de se rendre au tombeau afin de voir ce qu'il en est.

« Ils courent les deux ensemble. Et l'autre disciple court devant, plus vite que Pierre, et vient le premier au sépulcre. Il se penche et regarde : les linges sont là, à plat. Cependant il n'entre pas. Simon-Pierre vient donc aussi, en le suivant, et entre dans le sépulcre. Il remarque les linges là, à plat. Et le tissu qui était sur sa tête n'est pas à plat avec les linges, mais enroulé, lui, en place. Alors donc entre l'autre disciple, venu le premier au sépulcre. Et il voit, et il croit. Car ils n'avaient pas encore compris l'Écrit : qu'il devait se lever d'entre les morts. Les disciples s'en vont donc, retournant chez eux » (Jn 20, 4-10).

La limitation nécessaire d'un désir qui chercherait à tout posséder.

Lorsqu'on analyse ce passage, on remarque que le premier arrivé au tombeau n'y pénètre pas, alors que le second – Pierre – y pénètre totalement. En fonction de leurs positionnements respectifs sur la scène du récit, il est donc logique qu'ils ne constatent pas la même chose. Là où le premier constate simplement, de par sa position extérieure, que les linges qui entouraient le corps de Jésus sont étendus, à plat, Pierre constate en plus, du fait qu'il est lui entré dans le tombeau, que le suaire qui entourait sa tête est roulé et à sa place. Cette vision du suaire correctement roulé est importante, car elle permet d'infirmer le scénario imaginaire d'un vol hâtif de la dépouille de Jésus qu'avait échafaudé Marie de Magdala. Ce constat visuel de Pierre conduit ensuite Jean à entrer à son tour dans le tombeau, à voir et à croire. Après cela, ils rentrent tous deux chez eux assez tranquillement, dans l'évidence de leur croyance, sans plus prêter aucune attention à Marie qui est demeurée à l'extérieur. Toutefois, la suite du texte insistera sur le fait que ce rapport d'adéquation entre la vue et la croyance qu'entretenaient les disciples est encore une forme d'ignorance des véritables enjeux du tombeau vide et de la résurrection :

« Et il voit, et il croit. Car ils n'avaient pas encore compris l'Écrit : qu'il devait se lever d'entre les morts » (Jn 20, 8b-9)

DEPASSER L'EXPERIENCE DU MANQUE COMME SOUFFRANCE

La situation de Marie de Magdala est toute différente de celle des disciples. En effet, si ces derniers rentrent chez eux visiblement satisfaits d'eux-mêmes et de leur découverte, Marie ne leur emboîte pas le pas, mais demeure plutôt inconsolable, figée au seuil du tombeau.

« Or Marie se tenait près du sépulcre, en dehors, pleurant. Tandis donc qu'elle pleure, elle se penche sur le tombeau et aperçoit deux anges en blanc, assis, un à la tête et un aux pieds, là où était posé le corps de Jésus. Ceux-ci lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur dit : « Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis. » » (Jn 20, 11-13)

Interrogée sur son désir, Marie-Madeleine persiste à revendiquer sa requête. Elle la répète, avec toujours la même absence/quête de savoir. Son manque ne se laisse pas combler, à la différence de celui des disciples. Elle ne rentre pas chez elle avec la croyance de ceux qui n'auraient désormais plus à chercher. On constate aussi dans sa parole un petit glissement sémantique, qui est cependant significatif : « On a enlevé le Seigneur » devient en effet « On a enlevé mon Seigneur ». Le manque de l'objet se fait comme plus pressant, il se rapproche d'elle-même, la menace encore plus. Et elle est tellement absorbée par son désir de vouloir à nouveau posséder l'objet manquant, qu'elle ne s'interroge même pas sur la présence de ces deux anges vêtus de blanc qui l'interrogent. Deux anges qu'elle ne voit pas, à la différence des disciples, mais qu'elle aperçoit, ce qui vient fissurer le rapport d'immédiateté et d'adéquation du sujet à la réalité.

Le texte se poursuit ensuite :

« Disant cela, elle se tourne en arrière et elle aperçoit Jésus qui se tient là. Et elle ne sait pas que c'est Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Elle croit que c'est le jardinier et lui dit : « Seigneur, si tu l'as retiré, dis-moi où tu l'as mis, et moi je le prendrai ». » (Jn 20, 14-15).

Faisant un tour sur elle-même, Marie continue à apercevoir. Ce ne sera donc pas par la vision claire et distincte, par l'évidence d'un rapport immédiat au monde qui emportera sa croyance, qu'un débrayage de sa quête de l'objet manquant s'opérera dans sa vie. De nouveau interrogée,

par Jésus cette fois, sur son désir et sur l'objet de sa quête, Marie répète encore et toujours la même plainte qu'elle tourne en boucle : « où l'as-tu mis, que je le prenne à nouveau ? » Les mots sont forts, et traduisent bien un désir de capturer ce qui échappe et vient faire trou dans sa vie.

Jésus va alors lui répondre :

« « Mariam ! » Retournée, elle lui dit en hébreu : « Rabbouni ! » - ce qui se dit : « Maître ! ». Jésus lui dit : « Ne me touche pas ! Car je ne suis pas encore monté vers le Père. Va chez mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu ». (Jn 20, 16-17).

UNE REPONSE QUI OUVRE ET RELANCE LE DESIR

Dans sa réponse, Jésus ne pose plus de question à Marie, mais il l'appelle par son nom : « Mariam ! ». Ce simple appel suffit alors à la faire débrayer de son horizon d'attente devenu infernal, et lui fait reconnaître Jésus (« Maître ! »), l'objet manquant de sa quête redevenu sujet. Elle le reconnaît lorsqu'il prononce son nom, c'est-à-dire au son de sa voix, à sa parole, à la manière unique qu'il avait de prononcer son nom. Contrairement aux disciples, ce n'est pas en voyant des objets ou des signes qu'elle le reconnaît, mais en écoutant sa parole qui l'appelle par son nom. On imagine l'intensité et la joie de ce moment où son vœu le plus cher est exaucé, et où enfin elle va pouvoir retrouver celui qui lui manquait tellement. Toutefois, loin que ces retrouvailles ne se traduisent par une émotion fusionnelle, Jésus lui enjoint aussitôt à ne pas le toucher, car son chemin doit se poursuivre, et qu'il doit « monter vers le Père », un Père qui est aussi « votre Père », un Dieu qui est aussi « votre Dieu ». On peut sans doute voir dans ce refus de Jésus, la limitation nécessaire d'un désir qui chercherait à tout posséder, fut-ce avec les meilleures intentions.

Ce récit nous fait goûter la nécessité de se laisser déplacer dans notre désir de maîtrise.

Il s'agira aussi de voir dans cette mise en garde de Jésus à Marie, au jardin des Oliviers, un troublant parallélisme avec cette autre phrase de Dieu à Adam, au jardin d'Eden, dans laquelle il lui enjoignait de ne pas toucher le fruit de l'arbre défendu. Adam et Eve y avaient finalement touché, brisant la première Alliance de Dieu avec l'humanité. Toutefois, Marie n'y touchera pas, ce qui permettra l'établissement d'une nouvelle Alliance entre Dieu et l'humain, qui sera précisément fondée sur le respect d'un « ne me touche pas », c'est-à-dire sur le renoncement à la toute-puissance et à la possession du tout, sur le maintien d'un manque que rien ne peut combler. Et de fait, le texte nous dit qu'au lieu de « prendre » Jésus à nouveau, Marie obéira à sa parole en allant annoncer aux apôtres ce qu'elle a vu :

« Marie la Magdaléenne vient annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur ! » - et ce qu'il lui avait dit » (Jn 20, 18).

Ce dernier passage relance le désir de Marie, qui est amenée à quitter l'infinie répétition de sa plainte pour entrer dans le jeu d'une parole créatrice, porteuse d'une Bonne Nouvelle : « J'ai vu le Seigneur ». Et elle l'affirme avec force : elle a vu, alors que le texte l'avait jusqu'à présent située dans le registre de l'aperçu. Par ailleurs, elle annoncera justement cette Bonne Nouvelle à ceux qui étaient tranquillement repartis chez eux avec la conviction d'avoir vu et d'avoir cru. On soulignera l'ironie du texte, où celle qui avait aperçu vient en réalité indiquer à ceux qui avaient vu ce qu'il s'agissait de voir. C'est peut-être que l'aperçu de Marie, c'est-à-dire une vision de laquelle quelque chose a été retranché, apparaît en fait comme la véritable vision spirituelle qui permet de voir vraiment, précisément en renonçant à tout voir et à tout saisir.

LE TOMBEAU VIDE POUR FONDER UNE CRITIQUE DU NEOLIBERALISME

Le rapport entre ce récit de résurrection au tombeau vide et la problématique néolibérale touche ainsi à la question du manque et du renoncement à la prétention de vouloir maîtriser et posséder la totalité, pour être « semblable à des dieux ». Dans une époque néolibérale où le spirituel rejaillit anarchiquement pour donner sens et réponses à des individus déboussolés, il vaut peut-être la peine d'entendre cette conversion de Marie de Magdala dans sa quête de réponse. Car de fait, Marie ne reste pas sans réponse, perdue au milieu du gué et de la menace, mais la réponse qui lui est offerte, et qui relance sa vie et son désir autour

d'une Bonne Nouvelle, ne sera pas saturante, et ne viendra pas boucher l'espace béant de sa question par un savoir qui viendrait tout résorber. Dans une époque néolibérale où la promesse qui est faite au sujet consiste à ce qu'il devienne toujours plus seul maître à bord de sa propre existence, ce récit nous fait goûter la nécessité de se laisser déplacer dans notre désir de maîtrise. C'est en effet par l'écoute d'une parole autre que Marie va être « retournée » et que sa vie trouvera une nouvelle impulsion, vers d'autres qu'elle-même. Enfin, dans une époque néolibérale qui promeut une culture de l'image, et donc un rapport immédiat entre nous et le monde, le récit du tombeau vide propose la réhabilitation de l'écoute, qui exclut l'immédiateté et la transparence, et valorise plutôt l'interprétation de ce qui est écouté. Dans ce jeu de l'interprétation, dans lequel Marie va reconnaître quelque chose de fondamental pour elle, la quête de vie sera infinie et le désir constamment relancé.